

Verlaine à Reithel

« Verlaine ne fut pas le truand contemporain, le ribaud attardé que se représentent avec curiosité, avec dégoût, selon les mentalités de chacun, les publics bourgeois à prétentions lettrées »¹.

Verlaine enseigne à l'Institution Notre-Dame de Reithel, en 1877 et 1878, l'anglais, la littérature, l'histoire et la géographie. Il a remplacé à ce poste Ernest Delahaye. Il s'attire rapidement la sympathie et le respect de ses collègues jésuites. Personne ne sait les aventures communardes de Verlaine, ni ses déboires bruxellois. Tous ignorent quel poète est leur professeur, et l'incognito –« une joie de haut goût ²»- convient bien à Verlaine qui se fait on ne peut plus discret, ravi de trouver dans ce collège une protection contre lui-même, comparable à celle du « meilleur des châteaux »³.

Il quitte cependant l'Institution Notre-Dame, licencié par le supérieur, le père Guillin, qui lui fait une lettre expliquant que la diminution des moyens l'oblige à se séparer de lui, mais que, eu égard à ses qualités, il ne doute qu'il ne « trouve rapidement une position supérieure à celle que vous vous étiez faite [chez nous] »⁴.

Même si, à la fin de la seconde année scolaire, il boit plus que de raison par un après-midi de soleil, et rentre avec des élèves quelque peu éméchés, il faut faire table rase des ragots qui font de Verlaine à Reithel un débauché dont il a fallu se débarrasser au plus tôt : en 1880, apprenant qu'il est leur voisin, ses anciens collègues l'invitent à déjeuner⁵, en 1897, les anciens du collège organisent un banquet en l'honneur de leur illustre professeur.⁶

Lucien Létinois (« ou l'expérience de la pureté »)⁷

« Ni amitié ni amour, mais une sorte de complicité filiale et mystique. Bien des biographes, plus friands de scandale que de vérité, ont parlé sans nuances d'un successeur de Rimbaud et d'un second « drôle de ménage »⁸: combien ils se sont trompés ! » dit Pierre Petitfils.

C'est au collège de Reithel qu'il rencontre Lucien Létinois. C'est un de ses élèves, fils d'un cultivateur de Coulommès, dont les parents veulent faire « un monsieur », un fonctionnaire, un enseignant... Né en 1860, Lucien est indiscutablement le substitut du fils qu'il ne voit plus. Verlaine décidera d'ailleurs, ensuite, de l'adopter⁹.

Je connus cet enfant, mon amère douceur,
Dans un pieux collège où j'étais professeur.
Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle
Intelligence, et la pureté vraiment belle
Que disaient et ses yeux et son geste et sa voix,
Captivèrent mon cœur et dictèrent mon choix
De lui pour fils, puisque, mon vrai fils, mes entrailles.
On me le cache en manière de représailles¹⁰...

Les renseignements précis sont rares concernant Lucien : « prétentieux légèrement et sentimental assez », pour Lepelletier ; « il a une belle intelligence claire et de bonne foi », pour Delahaye. « C'est un jeune homme d'assez haute taille, d'allure très souple et très agile. Sa figure aux traits réguliers mais non mièvres-légèrement hâlée par l'air des champs-, aux yeux bruns et vifs, a une expression de bonne foi, d'énergie. Le regard doux, candide et résolu, se plante bien droit dans celui de son interlocuteur. La parole, presque débarrassée de l'accent local, et correcte, aisée bien plus qu'il n'est ordinaire chez les paysans, révèle un esprit curieux, lucide, parfaitement sain, remarquablement développé, du reste, et s'ouvrant à toutes sortes de questions, grâce à Verlaine, dont on retrouve les opinions et des tours de phrases. »¹¹

Après avoir quitté l'institution Notre-Dame, Verlaine vit à Coulommès, chez les Létinois, qui voyaient d'un œil favorable la venue de ce pensionnaire. Ensuite, Verlaine emmène Lucien en Angleterre, il le fait embaucher à Stickney, chez Andrews, où lui-même avait travaillé, pour qu'il se perfectionne dans la pratique de l'anglais en suivant des « leçons mutuelles » (*French lessons, English in exchange*) : il se révèle piètre enseignant, et ne montre que peu de dispositions à l'apprentissage de l'anglais. Verlaine travaille alors à Lymington, à 350 km de Stickney. Ils se retrouvent à Londres, pour les vacances de Noël ; Lucien, alors, se confesse : une de ses élèves s'est prise pour lui d'une amitié qui risque de dégénérer en un sentiment tout autre, s'en est suivi un gentil badinage. Bref, selon Delahaye, le pauvre garçon voit avec terreur s'approcher la fatale seconde où sa vertu succombera. Il se confie à Verlaine, avoue ses tentations, ses craintes. Le « père » prend aussitôt le train, le bateau, et arrache son enfant à la perfide Angleterre : la femme qui épousera Lucien doit être parfaite, et son choix entouré des précautions les plus fines. C'est à son arrivée à Londres, le jour de l'an, que fait référence la pièce VIII de *Lucien Létinois* : le péché que la pièce évoque est la tentation de Lucien, et le risque que sa vertu a couru.

Sous l'influence des Létinois chez qui il réside alors à Coulommès, Verlaine convainc sa mère d'acheter une ferme. Elle y consent d'autant plus volontiers qu'elle y voit l'espoir d'une vie « rangée » pour son fils. La ferme est achetée (30.000 francs-or) au nom des Létinois : Verlaine, qui n'a jamais payé de pension à sa femme, craint, en effet, qu'elle ne fasse saisir la ferme.

Verlaine a toujours été attiré par la vie des champs, « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles »¹², celle de Fampoux, de Coulommès, de Juniville. Mais il a peu de dispositions pour ces travaux, surtout dans la terre ingrate de la Champagne pouilleuse de l'été.

Lucien est appelé au service militaire à Reims (fin 1880), et Juniville, sans Lucien, perd de son intérêt. Verlaine l'a accompagné et est demeuré quelque temps en ville ; peut-être exerça-t-il comme « vice-principal » dans un collège rémois. Lucien est ensuite versé dans l'artillerie, à Châlons. Verlaine prodigue des conseils à son « fils » (obéissance, discipline, chasteté, sobriété, fidélité aux croyances et pratiques religieuses)¹³ ; il se rend chaque semaine au camp de Châlons, admire son « fils » en uniforme :

Je te vois encore à cheval
Tandis que chantaient les trompettes...¹⁴

Cependant, Létinois père a acheté des terres et s'est excessivement endetté : il ne peut rembourser en raison d'une très mauvaise récolte et la ferme est saisie. « Plus tard, il vendit la ferme, à son profit,

naturellement ¹⁵». Verlaine semble cependant avoir récupéré 15.000 francs qu'il rend à sa mère¹⁶. Les Létinois fuient en Belgique, Verlaine revient à Arras.

Les Létinois ruinés, réduits à la misère et sans attache¹⁷s'installent ensuite dans un petit appartement du boulevard de la Chapelle. Lucien, leur seul soutien, était en chômage. Verlaine fut appelé au secours. Delahaye envisageant alors de quitter le poste qu'il occupait dans une institution de Boulogne-sur-Seine, Lucien fut agréé comme professeur-répétiteur. Verlaine s'installe alors à Boulogne (hôtel du Commerce, rue du Parchamps). Cet emploi d'enseignant ne dura que trois semaines : Lucien démissionna dès qu'il eut trouvé un emploi administratif dans un établissement industriel, à Ivry-sur-Seine où il s'installe avec ses parents. Verlaine s'offre à le remplacer dans son poste d'enseignant, et lorsque M. Esnault, le directeur de la pension, a trouvé un professeur, Verlaine est libre ; il décide de rester à Boulogne.

Malgré la reconnaissance qu'il éprouve pour lui, Lucien estime que Verlaine a porté malheur à sa famille, et s'en ouvre à Delahaye : « Je lui ai beaucoup de reconnaissance, et je l'aime beaucoup à cause de sa bonté pour moi (...) Si je ne l'aimais pas, je ne vaudrais pas cher (...) ce qui est sûr c'est qu'il eût mieux valu ne pas le trouver sur notre chemin. »¹⁸

Lucien vient le retrouver chaque jour, puis une fois par semaine, lorsqu'il s'installe avec sa famille à Ivry.

La Mort de Lucien

Lucien, le « cher guide », meurt à l'hôpital de la Pitié d'une fièvre typhoïde. Le « lamento » est, dit Lepelletier, d' « un lyrisme et d'une simplicité incomparable »¹⁹. Constamment, Lucien est présenté comme le parangon de la pureté, désigné par des périphrases séraphiques : « l'ange », le « pur esprit vêtu d'une innocente chair », ange gardien, bon conseil, planche de salut dans le naufrage des passions²⁰ « Tu parus sur ma vie et tu vins dans mon cœur / Au jour climatérique, où noir vaisseau qui sombre, / J'allais noyer ma chair sous la débauche sombre... », Il n'est « dans la légende actuelle et l'ancienne, / Rien de plus noble et de plus beau que deux amis ». Le drap qui couvre le cercueil est blanc, « comme pour une jeune fille, et certes, il l'a bien mérité » dit-il à Delahaye²¹. La disparition de Lucien rompt le dernier « frein moral²² » qui protégeait Verlaine de lui-même, lequel s'en rend bien compte :

Cela dura six ans, puis l'ange s'envola.

*Depuis je vais hagard et comme ivre. Voilà.*²³

Il n'y a rien dans la relation entre Verlaine et Lucien qu'une amitié très pure, un lien amical et filial. Tous ses biographes sérieux en conviennent. Au reste, Verlaine « adopte » Lucien : imagine-t-on qu'il ait rêvé d'un lien incestueux ? *Amour* est dédié à Georges : imagine-t-on qu'il adresse à son fils un recueil faisant l'éloge funèbre de son amant ? Au reste, la question serait secondaire si certains commentateurs n'en faisaient une piste de lecture (« la piste de lecture ») d'*Amour*.

Lyrisme du dernier Verlaine.

Il faut savoir lire, et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu, et ni plus ni moins que ce qu'on a lu ...

La Bruyère, Préface au Discours de réception à L'Académie française, 1693.

On sait que, dans Les Caractères, les Théobaldes, au lieu de « lire », cherchent des « clefs » ; et croient découvrir, dans un texte dont l'essentiel leur échappe, une signification que l'auteur ne songeait point à y mettre, et qui éclairerait une œuvre, grâce à eux, enfin compréhensible.

Semblable attitude relève, pour La Bruyère, ou « de l'indigence d'esprit », ou du « vice de complexion ».

A propos d'un poème de Verlaine, la pièce XVII d'*Amour*, les Théobaldes cherchant toujours « la clef », en trouvent une, en effet, s'égarant, et manquent l'essentiel : le lyrisme du dernier Verlaine. Sans entrer toujours dans le fin détail du poème, j'essaie de montrer la nature de ce lyrisme qu'une lecture aveuglée manque irrémédiablement.

XVII

- 1 Âme, te souvient-il, au fond du paradis,
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle ?
Jadis déjà ! Combien pourtant je me rappelle
- 5 Mes stations au bas du rapide escalier
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste
Comme un ange le long de l'échelle céleste,
Ton sourire amical ensemble et filial,
- 10 Ton serrement de main cordial et loyal,
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres,
Qui m'allaient droit au cœur et pénétraient mes ombres.
Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil
- 15 Et, sous les arbres pleins d'une gentille musique,
Notre entretien était souvent métaphysique.
Ô tes forts arguments, ta foi du charbonnier !
Non sans quelque tendance, ô si franche ! à nier,
Mais si vite quittée au premier pas du doute !
- 20 Et puis nous rentrions, plus que lents, par la route
Un peu des écoliers, chez moi, chez nous plutôt,
Y déjeuner de rien, fumailler vite et tôt,
Et dépêcher longtemps une vague besogne.

Mon pauvre enfant, ta voix dans le Bois de Boulogne !

La pièce XVII, sans titre, fait partie de la section *Lucien Létinois*, dernière partie d'*Amour*. Lucien Létinois meurt de la fièvre typhoïde le 7 avril 1883 : « un chagrin atroce qui m'est il y a des mois (et pour la vie) tombé sur le cœur »²⁴. Les poèmes du cycle *Lucien Létinois* s'inscrivent dans la tradition du reliquaire (Victor Hugo, Marceline Desbordes-Valmore...). Cas unique dans l'œuvre de Verlaine, une section d'un recueil est consacrée à l'un de « ses morts », le fils adoptif, dans un ouvrage dédié au fils naturel.

Dans sa correspondance, et particulièrement avec Charles Morice, Verlaine évoque Lucien : « vous avez juste l'âge de ce fils de mon âme²⁵ », il l'invite à se rendre à Ivry²⁶, sur la tombe du jeune homme « simplement vertueux et religieux », qui avait « pour moi une déférence toute filiale²⁷ ».

Au fil des poèmes, un portrait de Lucien se précise ; non pas physique, mais saisi dans les attitudes du quotidien, dans des scènes de travaux des champs, de patinage, à cheval... Le poème XVII évoque l'arrivée de Lucien à la gare d'Auteuil, lorsqu'il venait retrouver Verlaine, qui habitait alors à Boulogne.

Le poème comporte deux parties distinctes : 23 vers et un seul vers isolé. Cette construction en **mineur** est accentuée par la construction en volume décroissant des 23 premiers vers.

En effet, après le vocatif de 3 vers, la composition est la suivante :

-le souvenir de l'arrivée de Lucien : 9 vers

-le dialogue, 7 vers

-les gestes du quotidien 4 vers.

Ces trois moments, dans leur progression, définissent le lyrisme original de ce poème.

L'allégorie religieuse baigne un début de poème chargé en effets poétiques : Lucien est l'Ange qui visite Verlaine.

L'arrivée de Lucien transforme le décor de la gare en un lieu sacré. La scène, qui se répète quotidiennement, acquiert des allures de rituel religieux, où même les noms de lieu font signe : la Chapelle, et Auteuil, qu'une étymologie controuvée rattachait alors à « autel ». Le vocabulaire, les images sont fortement marqués par le discours religieux : « âme », le « paradis », l'« échelle céleste »...

Cependant, l'allégorie tourne court : les « sta/ti/ons » donnent à l'attente de Verlaine une allure de calvaire. C'est –évidemment– une plaisanterie que marque la diérèse, et, par le détachement qu'implique cette autodérision, Verlaine balaie le sérieux de la référence biblique : ce n'est pas dans la métaphorisation religieuse que le lyrisme va prendre sa source. Au reste, la « grâce » de Lucien, qu'il ne peut oublier, n'a pas la moindre acception métaphysique : Lucien est gracieux, simplement. Comme l'autodérision, la comparaison marque un écart²⁸ : Lucien est « comme » un ange. Dès que le portrait vise des éléments précis (le corps délié, le sourire, le serrement de main, les yeux), la métaphore christique est oubliée.

La métaphore et les symboles vont peu à peu céder devant les éléments concrets du portrait. On a pu écrire²⁹ qu'il y avait ici plus une évocation qu'un portrait ou un souvenir autobiographique. En fait, il s'agit d'un dialogue. Verlaine s'adresse à l'« âme », et parle avec elle de choses d'eux seuls connues : ce qui explique l'inutilité de toute précision : ce n'est pas au lecteur qu'il s'adresse. Il évoque, en effet, un paysage, un entretien, des actions qui résonnent pour eux seulement. La langue du poème

est quelque peu complexe, mêlant familiarité, archaïsmes, tours originaux, elle est la marque de la complicité Verlaine-Lucien, au spectacle de quoi nous sommes invités.

La première partie du texte tient en une seule phrase. Les images et les sensations s'accumulent, ce que rendent les rejets et enjambements de ce début de poème. Deux éléments se détachent dans cette accumulation, marqués par les deux enjambements, et les deux expansions : « ta grâce en descendant / les marches³⁰ ... comme »... ; « tes yeux...qui ». Lucien est d'abord une silhouette gracieuse et un regard. L'évocation du regard, suggère une relation limpide : c'est l'innocence de Lucien qui rend le cœur de Verlaine transparent. Les yeux « d'innocent » ne sont pas des yeux innocents : à la fois clairs et sombres, doux mais vifs. La coordination est délicate : la première joint deux termes opposés dans un effet d'antithèse, la seconde oppose deux termes qui ne s'excluent pas évidemment. C'est le mystère du regard de Lucien, regard complexe et dont la principale vertu est la clairvoyance : il(s) « pénètre(nt) mes ombres ».

Dès que les premiers mots banals sont dits, on quitte ce « paradis »³¹d'un paysage de gare, de train, d'escalier. Autant l'expression « mots d'accueil » est reçue, autant celle des « mots de bonjour » semble plus difficile ; la valeur de la préposition « de », ici, est différente : elle établit un lien attributif (comme dans le tour : « ce coquin de valet ») : les premiers mots sont : « bonjour ».

Le rituel glisse du solennel au familier, « mon vieux bras dans le tien », comme la scène passe du spectacle aux sons. La familiarité conquiert le discours : les arbres sont « pleins » ! mais la musique est « gente » ! l'adjectif d'acception médiévale modulant en quelque sorte le tour familier.³² Ce tour rappelle le précédent archaïsme (« ton sourire amical *ensemble*³³ et filial ») : ce qui serait trop prosaïque est rehaussé par un maniérisme (l'archaïsme). L'entretien, qui se déroule sur fond de la « gente musique » des arbres d'une nature complice, porte sur des questions bien austères. Le discours de Lucien est, lui aussi, complexe : ses arguments sont « forts », sa foi, inébranlable, et certes, un peu naïve³⁴ ; cependant le « doute » y peut s'insinuer... Ce n'est plus l'ange de la gare d'Auteuil. L'entretien fait une pause dans la promenade, qui reprend après le refus du « doute », qu'on « quitte » comme on a quitté la gare.

Les voix qui se sont tues

Dès lors le silence s'installe. La voix se perd peu à peu au fil du texte, l'ange, descendu du ciel s'est tu. La dernière partie du poème est constituée, elle aussi, d'une seule phrase. L'entretien fait place aux gestes d'un quotidien banal : rentrer, déjeuner, fumailler, dépêcher. L'atmosphère religieuse du début du poème a disparu au profit d'une banalité qui s'impose peu à peu. Quelque « métaphysique » qu'ait été l'« entretien », il s'interrompt assez vite, dès qu'un « doute » survient, inquiétant la foi du charbonnier.

La dernière partie du texte mêle la banalité des gestes à la familiarité de l'expression : la route « un peu des écoliers » est un tour très familier. L'article défini ne soulève aucune difficulté : il s'agit de la route qu'ils connaissent, et qui se trouve déterminée ensuite (route... des écoliers). La modalité adverbiale « un peu » porte sur un verbe non exprimé (était) : la route (était) un peu (celle) des écoliers ; avec un glissement : le chemin des écoliers / la route des écoliers. Les actions que les adverbes troublent en les précisant -déjeuner (de rien), fumailler (vite et tôt), dépêcher (longtemps)- sont minimisées, dévalorisées, imprécises : ce n'est pas un vrai repas, on ne fume pas : on s'empresse de fumer, jusqu'à l'oxymore dépêcher / longtemps ; la besogne, enfin, est « vague ».

La simplicité culmine dans le vers final détaché : aucune affectation, aucun « poétisme », la douleur s'exprime le plus nuement possible. On ne peut manquer d'évoquer les « voix » des *Poèmes saturniens* : « L'inflexion des voix chères qui se sont tues », avec sa diérèse et son rejet à l'hémistiche.

Ici, rien de tel : l'alexandrin est classique, je dirais « banal », en trois parties distinctes : l' « enfant » / la voix / le bois de Boulogne (ici, tout à fait désacralisé). On ne sait rien de cette voix, dans cette phrase sans verbe, sinon son évocation qui sonne comme un regret.

Le poème aboutit à une émotion d'autant plus sincère qu'elle est dépouillée.

Et dépêcher longtemps une vague besogne

Ce vers a donné lieu à nombre de commentaires qui vont tous dans le sens d'un aveu –enfin !- des rapports homosexuels coupables entre Verlaine et Lucien. Après avoir critiqué la « tendance à commenter Verlaine en se rapportant à sa biographie », M. Gouvard explique le vers par « ce que nous connaissons des relations de Verlaine et Lucien³⁵ »... Curieux, n'est-ce pas ? D'autant que, précisément, nous n'en savons rien, et que, pour le moins, l'affaire ne va pas de soi.

La sexualité de Verlaine n'offre guère d'intérêt littéraire. Sauf lorsque les préjugés viennent fausser la lecture. Verlaine, c'est un truisme, était attiré par les jeunes garçons. Mais rien, nulle part, n'indique que le « fils adoptif » était en réalité l'amant, et il faut bien torturer le texte pour en découvrir la « clé ». Quel cynisme, enfin, ne faudrait-il pas pour évoquer ces « amours de tigre » dans un recueil dédié à son fils, et juste avant la dédicace finale ?

C'est à la fois mal connaître Verlaine, et, se posant en savant, se méprendre sur certains tours ou expressions argotiques. On se réfère au *Dictionnaire érotique* de Delvau³⁶ –que Verlaine connaissait– pour indiquer le sens argotique de « besogner », ou de « patiner ».

Or, « patiner » dit Delvau, est une forme de « badiner » (passage de la sonore à la sourde), prononcée « à l'allemande », et qui n'a guère d'acception obscène.

Besogne (qui prend son origine dans « besoin ») désigne, plutôt du reste dans sa forme verbale, l'acte sexuel : la vieille langue emploie souvent l'expression « besogner une ribaude »...³⁷ ou Berthelot (première moitié du XVII^e siècle) :

« La femme est un être imparfait

Puisqu'on y besogne toujours ».

Dès lors, l'affaire est entendue : le rendez-vous d'Auteuil était un rendez-vous crapuleux !

Dans la langue moderne, cependant, on trouve nombre d'occurrences intéressantes ; je n'en retiens que quelques-unes : une phrase de Saint-Simon³⁸, une autre de Jacques Chardonne : « en femme habituée à dépêcher la besogne ». Dans Zola, le terme fréquent (*L'Assommoir*, *Nana*, etc.) a toujours le sens de « travail rude »...

Enfin, l'étude des variantes de ce vers est instructive. Verlaine a cherché longtemps la forme définitive :

Le manuscrit de la Bibliothèque Jacques Doucet hésite entre plusieurs formulations :

1°) Travailler jusqu'au soir à quelque besogne

2°) Travailler beaucoup / ferme à quelque besogne

3°) Dépêcher enfin quelque vague besogne

Avant de trouver la version définitive, et l'oxymore : dépêcher-longtemps.

On voit qu'il ne s'agit ici que de travail et d'efforts, et d'une « besogne » qui n'offre pas beaucoup d'intérêt, un peu comme les « travaux ennuyeux et faciles » de *Sagesse*. Les Théobaldes auront trouvé une fausse « clé » qui n'ouvre rien du tout.

Cette évocation de Lucien rejoint l'idéal des *Poèmes saturniens*³⁹ : le cœur de Verlaine est enfin « transparent » pour Lucien seul, hélas.

Le lyrisme des petits riens est dépouillé de toute affectation. Le poème est paradoxalement l'échec de la poésie à exprimer la douleur avec ses techniques et moyens habituels. La construction mineure du texte mime ce mouvement : la parole a de moins en moins d'épaisseur ; le poème n'aboutit qu'au silence. L'espace entre les deux parties du poème mime ce silence : on ne peut plus rien dire, le poème se termine sur le cri. Et l'évocation sur une invocation : celle de la « voix », qui rejoint l' « âme » du premier vers.

¹ Edmond Lepelletier, *Verlaine, sa Vie, son Œuvre*, publié à la Société du Mercure de France, 1923. rééd. BNF ebooks, p. 9 « *la légende de Paul Verlaine* ».

² Ed. Lepelletier, op. cit. p. 140 et passim.

³ Ibid. p. 207

⁴ On peut consulter cette lettre au Musée Verlaine, à Juniville.

⁵ Pierre Petitfils, *Verlaine*, éd. Julliard, 1981, p. 251.

⁶ Lepelletier, op. cit. . p.221.

⁷ Pierre Petitfils, op. cit. p. 253

⁸ Ibid. p. 250

⁹ *Verlaine, Souvenirs d'Ernest Delahaye*, éd. Sauret, 1993, tome II, p. 13

¹⁰ *Amour, Lucien Létinois*, XV.

¹¹ Delahaye, op. cit. p. 34.

¹² *Sagesse*, I, 8.

¹³ Delahaye, op.cit. p. 20.

¹⁴ *Amour, Lucien Létinois*, XII.

¹⁵ Lepelletier, op. cit. p.228. Lepelletier n'apprécie que médiocrement les Létinois. Delahaye est plus mesuré.

¹⁶ In Delahaye, op. cit. p. 17.

¹⁷ Petitfils, op.cit.p.269.

¹⁸ Ibid. p. 34

¹⁹ Op.cit. p. 229

²⁰ Lepelletier, op. cit. p. 232

²¹ Petitfils, op. cit. p. 277

²² Lepelletier, op. cit. p. 233

²³ *Amour, Lucien Létinois*, XV.

²⁴ Lettre à S. Mallarmé du 27 août 1883, in *Correspondance Générale*, éd. de Michael Pakenham, Fayard, 2005.

²⁵ Octobre 83.

²⁶ « Surtout allâtes-vous à Ivry ? », octobre 83. Aussi en septembre, décembre 83, décembre 84...

²⁷ Lettre du 17 sept 83.

²⁸ La métaphore confond autant que la comparaison distingue.

²⁹ J-M Gouvard, in *Poétique de l'évocation*, Ecole des Lettres, 2015.

³⁰ Le vers contient un des rares effets de versification du poème : le rejet à l'hémistiche.

³¹ La mise en forme du poème (l'enjambement) permet d'entendre : le paradis de la gare...

³² La familiarité des tours se mêlant aux archaïsmes est une des composantes de l' « accent verlainien ».

³³ *Ensemble*, au sens de « à la fois » est archaïque depuis la fin du XVIII^e siècle cf. *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1995.

³⁴ Cette naïveté renvoie à l' « innocence », la simplicité, de Lucien.

³⁵ *Ecole des Lettres*, Article cité, p. 201.

³⁶ *Dictionnaire érotique moderne*, par A. Delvau, Bâle, éd BNF, 1995.

³⁷ En revanche, « besogne » ne renvoie pas forcément à l'acte sexuel : cf. « aller vite en besogne ».

³⁸ « Ils [ceux qui sont chargés des recherches de noblesse] dépêchent besogne et leurs secrétaires la défrichent ». *Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon*. Cité par Littré.

³⁹ *Mon Rêve familial*.

©2017 Pierre COURANJOU